Langues étrangères, langues romanesques, langues carrefours

Enjeux stylistiques et ontologiques lors du passage de l'enfance à l'âge adulte, dans *Le Renard et la couronne* de Yann Fastier

Laurita ARMITANO

Université de Lille

Résumé : Dans le roman pour adolescents *Le Renard et la couronne*, la langue française est présentée comme une source d'émerveillement pour le personnage principal, une adolescente multilingue évoluant dans la Croatie du XIX[e] siècle, et guide nombre de ses choix de vie. Nous verrons comment ce processus éminemment littéraire met en exergue différents enjeux propres aux enfants évoluant en et entre plusieurs langues, et comment il peut trouver divers échos chez le lecteur. Nous aborderons pour cela la manière dont, dans ce roman, la langue étrangère est érigée en carrefour reliant l'individu et la société, l'individu et le monde, mais aussi l'œuvre littéraire et le lecteur.

Mots-clés : littérature de jeunesse, plurilinguisme, langues étrangères, adolescence, société, ontologie, stylistique

Abstract: In the young adult novel *Le Renard et la couronne*, the French language is presented as a source of wonder for the main character, a multilingual teenager in 19th-century Croatia, and guides many of her life choices. In this chapter, we look at how this highly literary process highlights various issues specific to children living in and between several languages, and how it may resonate with readers in various ways. We examine how, in this novel, the foreign language comes at the fore as a crossroads linking the individual and society, the individual and the world, but also the literary work and the reader.

Keywords: children's literature, plurilingualism, foreign languages, adolescence, society, ontology, stylistics

« Et si j'avais rêvé[1] ? », se demande Ana, la protagoniste de *Le Renard et la couronne*, de Yann Fastier. C'est en effet à la manière d'un rêve que la langue étrangère est d'abord présente dans ce roman : sur le mode de l'émerveillement (« [b]eauté, évidence,

[1] Fastier, Yann, *Le Renard et la couronne*, Talents Hauts, Paris, 2018, p. 172.

merveille du rêve[2] »), mais aussi sur celui d'un « projet, d'un désir[3] ». En somme, Ana rêve de la langue française comme un enfant rêverait de devenir astronaute (et finirait d'ailleurs bel et bien par s'envoler dans l'espace). Ce roman de Yann Fastier, paru en 2018 aux éditions Talents Hauts, est un roman d'aventure qui se déroule à la fin du XIX^e^ siècle, en Croatie. Comme nous venons de l'évoquer, il met sur le devant de la scène un personnage d'enfant plurilingue : dans le pays d'Ana, les langues courantes sont le serbo-croate et l'italien. Elle les pratique dans sa vie quotidienne ; cependant, avec sa grand-mère, elle apprend et admire la langue française, symbole d'un idéal à atteindre. Lorsqu'elle devient orpheline et qu'elle se trouve livrée à elle-même, c'est cet amour pour une langue étrangère qui va guider nombre de ses péripéties. La langue du rêve-émerveillement devient alors celle du rêve-projet, du rêve-guide, et s'ancre ainsi de plus en plus profondément dans le réel. C'est notamment grâce au français qu'elle trouvera refuge parmi un groupe d'enfants des rues, puis qu'elle rencontrera un botaniste français, monsieur Roland, qui finira par l'adopter et l'emmener en France. Dans ce roman, la langue étrangère est aussi valorisée et renforcée dans son caractère extraordinaire parce qu'elle est combinée à d'autres caractéristiques. D'abord, elle est non seulement la langue d'un ailleurs lointain, mais aussi celle d'un passé révolu et romancé, puisque le livre dans lequel Ana apprend le français date du XVII^e^ siècle, alors que l'intrigue se déroule au XIX^e^ siècle. Ensuite, c'est une langue littéraire et non usuelle. Enfin, elle est associée à l'élite sociale : ce n'est pas une langue populaire, contrairement aux autres langues du quotidien d'Ana.

Cette fascination pour le français a une importance primordiale, tant sur le plan de la caractérisation du personnage que sur celui de la construction diégétique. Mais elle questionne aussi le lecteur car, pour lui, le français est la langue du quotidien[4]. Au contraire, l'italien et le serbo-croate, langues usuelles pour Ana au début de l'intrigue, vont le dépayser. Il y a donc là un processus de symétrie inversée qu'il sera intéressant d'analyser. Par cette double étrangeté de la langue et son caractère proprement extraordinaire, le roman va exacerber différents fonctionnements et effets de la langue étrangère.

Ainsi, cet article interrogera la manière dont les langues étrangères, à travers l'exemple de ce roman, peuvent constituer de véritables carrefours d'oppositions et permettre un questionnement à la fois stylistique et ontologique. Nous y analyserons la manière dont elles peuvent représenter un enjeu dans la construction du rapport, d'abord, entre l'individu et la société, puis entre l'individu et le monde, et enfin entre l'œuvre littéraire et le lecteur.

1 Construction du rapport entre l'être et la société

Dans *Le Renard et la couronne*, l'on remarque très vite que la langue étrangère fascinante est également socialement connotée. Elle représente une forme d'altérité par rapport au quotidien puisqu'elle est associée à une élite aristocratique, alors qu'Ana est caractérisée par son origine sociale modeste : au début du roman, elle devient

[2] « Rêve », *CNRTL* : https://cnrtl.fr/definition/r\%C3\%AAve (consulté le 26/08/2021).

[3] *Idem.*

[4] Nous envisagerons le lecteur cible comme étant français, ou du moins francophone, puisque le roman est publié dans une maison d'édition française et n'a, pour le moment, pas été traduit.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

orpheline et est forcée à vivre dans la mendicité avec d'autres enfants des rues, après avoir grandi avec sa grand-mère dans une « petite chambre misérable[5] ». À cause de cette origine sociale, son discours est souvent dénigré par ses interlocuteurs des catégories supérieures. Par exemple, un médecin refuse de l'écouter alors qu'elle le supplie de venir soigner sa grand-mère, car Ana n'est qu'une « sauvageonne[6] » mal élevée. La frustration (et le mot est à prendre au sens fort puisque sa grand-mère décède des suites de sa maladie) qui découle de cette privation du droit à la parole est l'un des moteurs de l'action. Dans ce contexte, la langue française lui apparaît comme l'idéal à atteindre pour sortir de la misère, être enfin écoutée, et assurer sa propre survie ainsi que celle de ses proches.

Ana tente de déjouer la hiérarchie sociale dans laquelle elle est enfermée en adoptant une langue (le français) et un style (soutenu et archaïque) associés à une catégorie sociale plus haute. Nous allons voir comment ce processus se met en place et si l'adoption du style élevé s'accompagne bien de l'accès au groupe social correspondant.

Tout d'abord, la bonne maîtrise de la langue étrangère idéalisée par Ana semble valorisante. Roman Jakobson rappelle que « [c]omme visiblement les sujets bilingues peuvent parler à, et influencer, un plus grand nombre d'auditeurs, cela signifie pour eux plus de puissance, ou plus de prestige[7] ». Ce constat se vérifie car c'est bel et bien grâce au français qu'elle sera finalement écoutée par monsieur Roland, qui ira jusqu'à l'adopter et l'emmener en France, réalisant ses rêves les plus fous. La langue étrangère aura également un rôle lors des complots politiques internationaux à la fin du roman.

Cependant, elle reste tout de même à part, jamais totalement intégrée, du fait même de sa maîtrise de la langue, qui souligne sa différence. À l'échelle du groupe d'enfants des rues, le fait qu'elle sache lire et écrire lui offre certes un statut privilégié, mais est aussi un handicap car cela lui attire la jalousie d'Iva, la seconde hiérarchique. La narration souligne à plusieurs reprises la violence psychologique puis physique dont elle est victime, et qui la poussent à prendre la fuite.

Ce savoir linguistique semble donc être la cause de la mise à l'écart d'Ana dans la société dont elle est issue, même s'il lui offre une place prestigieuse. Est-ce cependant un facteur d'intégration dans la société à laquelle elle souhaite appartenir ? La réponse semble d'abord négative, si l'on considère le racisme et les préjugés dont Ana souffre à son arrivée en France, notamment de la part d'une amie de sa mère adoptive. Le dialogue avec le fils de cette amie souligne l'impossibilité de communication dans une société où elle reste reléguée au rang d'étrangère malgré – ou bien à cause de – sa maîtrise de la langue :

> – Ma mère, elle dit que t'es une gitane…
>
> – Non point : en vérité, je viens de Dalmatie.
>
> – De Dalmatie ? Comme les dalmatiens ? Les chiens, là, avec les taches noires ? T'as des taches alors ?

[5] Fastier, Yann, *Le Renard et la couronne*, *op. cit.*, p. 13.

[6] *Ibid.*, p. 10.

[7] Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, t.I : *Les fondations du langage*, Les Éditions de Minuit, coll. « Reprise », Paris, 1963, p. 35.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

– Je… je n'ai point de taches. Je ne comprends pas ce que vous dites. […]

– T'es qu'une sale gitane avec des taches[8].

Le dialogue montre l'incompréhension mutuelle des personnages par la différence des registres de langue, d'époques, et les nombreuses phrases interrogatives. On observe une gradation dans l'insulte et une déshumanisation opérée par la comparaison au chien, rendue encore plus dégradante par la mention des taches qui, métaphoriquement, sont associées à la saleté. Elle devient alors « une sale gitane », ce qui ne peut manquer de faire écho à ses années de mendicité.

Cependant, le langage est également le moyen de créer, fédérer, et unifier un groupe social. Il permet notamment de reconnaître ses pairs par une pratique linguistique partagée. C'est le cas par exemple pour la rencontre entre Ana et monsieur Roland : il est en Croatie pour son travail, elle fait les poches des passants au hasard. Lorsqu'ils se croisent dans la rue, elle lui vole son portefeuille, il s'en rend compte et proteste en français. C'est parce qu'ils parlent tous deux français qu'ils se distinguent, lui, de toutes ses autres cibles de vol à la tire, et elle, de toutes les mendiantes de la ville. Cette langue commune permet une reconnaissance mutuelle, qui aboutira à la création d'une sphère familiale et donc sociale, puisque le vieil homme propose à Ana de l'adopter. De même, à la fin du roman, sa bonne maîtrise de la langue française mais aussi du serbo-croate et de l'italien vont être d'une utilité cruciale à Ana pour évoluer au cœur des complots politiques internationaux qui agitent son pays d'origine. La langue étrangère joue ainsi un rôle social ambigu : loin d'une valorisation manichéenne et idéaliste, ce roman montre comment elle prend place dans des enjeux d'intégration complexes.

2 Construction du rapport entre l'être et le monde

Il s'agit maintenant d'aborder la manière dont la langue étrangère apparaît comme un enjeu central dans la construction du rapport entre l'individu et, non plus la société, mais le monde qui l'entoure. Comme le soulignent Samia Kassab et Myriam Suchet, « nous habitons notre langue à la manière d'un poisson rouge dans son bocal : persuadé de vivre dans un milieu naturel tant ses parois sont transparentes…[9] ». Selon elles, la littérature et les langues étrangères offrent « l'occasion rare de ré-opacifier momentanément les parois du bocal pour que nous reprenions conscience de leur caractère contingent, historique et construit[10] ». *Le Renard et la couronne*, en donnant à la langue étrangère une importance de premier plan, souligne le caractère médiateur de la langue entre l'intérieur et l'extérieur du bocal, c'est-à-dire entre l'être et le monde.

Jonathan Culler rappelle les controverses qui ont agité la linguistique concernant l'influence d'une langue sur la manière de penser le monde. Il évoque d'abord Saussure, selon qui « [c]haque langue est un système tout autant de concepts que de formes : un

[8] Fastier, Yann, *Le Renard et la couronne*, *op. cit.*, p. 150.

[9] Kassab, Samia ; Suchet, Myriam (2014), « Introduction orchestrée à 4 mains, deux voix et bien plus de langues encore ! », *La Langue française n'est pas la langue française*, *Fabula-LhT* n° 12 : http://www.fabula.org/lht/12/introduction.html (consulté le 20/12/2020).

[10] *Idem.*

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

système de signes conventionnels qui organise le monde[11] ». En effet, dans une certaine mesure, la langue influence – par ses constructions grammaticales, son vocabulaire, ses usages – la façon de s'exprimer et de penser de ses locuteurs. Cependant, ce cadre linguistique est fréquemment remis en question par la littérature, qui permet de le dépasser, tout particulièrement dans le cas de *Le Renard et le couronne*, qui met en scène une protagoniste plurilingue. Jonathan Culler poursuit ainsi : « Les œuvres littéraires explorent les cadres ou catégories des modes de pensée habituels et tentent fréquemment de les faire évoluer ou de les redéfinir en nous montrant comment penser ce que notre langue n'avait pas anticipé jusqu'alors[12] ». Ainsi, les pratiques au cœur de *Le Renard et la couronne* – le mélange entre plusieurs langues, mais aussi entre différents registres et différentes époques – permettent justement de pallier ce cloisonnement de l'exprimable et du pensable causé par le monolinguisme. Par exemple, le passage par une seconde langue permet à Ana de formuler des espoirs plus ambitieux que son quotidien d'orpheline sans abri. Lorsque monsieur Roland lui demande ce qu'elle attend de la vie, c'est le passage par le français, symbole des rêves les plus fous, qui lui permet d'entrevoir un avenir différent : « S'il me l'avait demandé en italien, sans doute aurais-je prosaïquement répondu : de quoi manger tous les jours, un toit, un lit, peut-être trouver du travail […]. Mais il me l'avait demandé en français et cela changeait tout[13] ». Sa réponse, « je voudrais apprendre », résulte donc d'un plurilinguisme qui étend pour Ana le champ du pensable et du dicible.

Cependant, dans un premier temps, la langue étrangère semble peu en prise avec le monde réel. Au contraire, elle constitue plutôt une fuite dans l'imaginaire face à une réalité déplaisante. Ana rêve de devenir une élégante Française, de quitter la misère, mais la rencontre avec des locuteurs francophones puis le départ en France n'ont lieu qu'après le premier tiers du roman. Avant ce départ, le rapport à la langue étrangère se fait donc sur le mode du rêve-émerveillement.

Le voyage concret vers l'ailleurs va lui permettre de confronter son rêve avec le monde réel. Prenons pour exemple l'arrivée d'Ana à Paris. Ce passage est un contrepoint saisissant à l'imaginaire qu'elle avait projeté sur cette ville, mis en lumière par le fait que les éléments des descriptions successives basculent du mélioratif au péjoratif. Ainsi, « l'harmonie[14] » cède la place à la « démesure[15] », et les habitants, supposés être « d'une politesse et d'une élégance exquises[16] » se transforment en groupes de plus en plus indifférenciés (« passagers[17] », « employés[18] », « la foule[19] »). Les nombreuses énumérations créent une impression d'étouffement, et la négativité de la description atteint son paroxysme dans la comparaison avec « l'enfer[20] ».

[11] Culler, Jonathan, *Théorie littéraire*, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Libre cours », Saint-Denis, 2016 : https://www-cairn-info.ressources-electroniques.univ-lille.fr/theorie-litteraire---9782842925383.htm (consulté le 21/05/2021).
[12] *Ibid.*
[13] Fastier, Yann, *Le Renard et la couronne*, *op. cit.*, p. 113.
[14] *Ibid.*, p. 13.
[15] *Ibid.*, p. 145.
[16] *Ibid.*, p. 14.
[17] *Ibid.*, p. 145.
[18] *Idem.*
[19] *Idem.*
[20] *Ibid.*, p. 146.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Enfin, c'est la langue française elle-même qui est source de désillusion pour Ana, comme le montre ce dialogue avec monsieur Roland :

> – Vois-tu, ton français est celui de l'aristocratie du XVII^e siècle. Or nous sommes presque au XX^e. Beaucoup de choses ont changé. Il y a une langue écrite et une langue parlée. Celle que tu parles est une langue savante, essentiellement pratiquée à l'écrit. De plus, je ne sais pas si tu t'en rends compte mais tu as un accent, certes assez chantant, mais très marqué.
>
> – Un accent, moi ?
>
> Je tombai des nues. Ainsi, ce français que nous parlions avec Grand-mère et qui nous mettait sur un pied d'égalité avec les plus beaux esprits que la terre ait portés, ce français ne serait plus qu'une langue morte, une langue en quelque sorte périmée ? Et en plus, j'avais un accent[21] !

« [T]omb[er] des nues » illustre bien la violence du basculement de l'illusion à la réalité, du paradis à l'enfer. Dans le dernier paragraphe, Ana constate le fossé entre, d'un côté, ce que signifiait le français appris avec sa grand-mère (un héritage qui lui accordait un statut intellectuel et social bien au-dessus de son quotidien misérable, comme le montre le superlatif hyperbolique) et de l'autre la réalité d'une langue morte, réifiée par le terme « périmée ». La langue vive de ses rêves n'est plus désormais qu'un objet de consommation bon à jeter.

Mais cette désillusion a un rôle. La langue étrangère, devenue vivante, et non plus seulement théorique, permet à Ana d'approfondir un enjeu qui était jusque-là en gestation : accéder au monde. Dépassant le fantasme déconnecté de la réalité, la langue étrangère étend non seulement le champ du dicible et du pensable, mais également celui des connaissances et de l'expérience. De plus, c'est en français qu'Ana va devenir une locutrice en action et non plus subir ce qui lui arrive. Nombre des évolutions importantes dans la diégèse s'opèrent à travers un langage qui, comme le définit Austin, ne se contente plus de décrire le monde, mais agit sur lui[22]. Or, ces énoncés performatifs (promesses[23], adoption[24], mariage[25]) sont prononcés par Ana en français. Le paroxysme de ce phénomène est atteint lorsqu'Ana proclame la république dans son pays, et met fin aux complots politiques qui occupent le dernier tiers de l'intrigue en mobilisant la presse française[26]. C'est donc par la langue étrangère qu'Ana gagne en force d'action sur le réel, et devient sujet de son discours et de sa vie.

Par ailleurs, le français représente également pour Ana un moyen de prendre du recul face à une réalité parfois trop brutale. C'est une langue rassurante, originelle, une langue maternelle au sens plein du terme, qui permet de reprendre pied dans la

[21] *Ibid.*, p. 125.

[22] « *Utterances can be found, satisfying these conditions, yet such that A. they do not "describe" or "report" or constate anything at all, are not "true or false"; and B. the uttering of the sentence is, or is a part of, the doing of an action* », Austin, John Langshaw, *How to do things with words*, Oxford University Press, Londres, 1962, p. 11.

[23] Fastier, Yann, *Le Renard et la couronne*, *op. cit.*, p. 249.

[24] *Ibid.*, p. 131.

[25] *Ibid.*, p. 201.

[26] *Ibid.*, p. 507.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

réalité : « Une chose à la fois…, murmurai-je en français. Comme chaque fois, l'usage de ma langue secrète me rasséréna. Le français était une source d'optimisme, j'y puisais de nouvelles forces[27] ».

La langue étrangère est donc reconnectée au réel, elle permet de le contempler à une distance rassurante, pour mieux le modifier, l'accepter, et le comprendre. Elle constitue ainsi un décentrement porteur de sens, et d'apaisement.

3 Construction du rapport entre l'être fictionnel et l'être réel

Enfin, le dernier enjeu soulevé par la langue étrangère dans ce roman est le rapport entre l'enfant personnage et l'enfant ou l'adolescent réel. Car la langue étrangère apparaît également comme un outil littéraire, propre à susciter certaines réactions chez le lecteur. Mais concilier l'importance de cette adresse au lectorat adolescent et la forte stylisation passant par une langue étrangère semble un véritable défi. Comment ménager un style en équilibre entre plusieurs langues sans entraver la compréhension des jeunes lecteurs ?

Tout d'abord, il est significatif que le tout premier mot lexical du roman, « [l]a *bora* » soit un mot étranger pour le lecteur. Dès les premières pages, ce dernier est donc, comme les protagonistes, mis en présence d'une langue dépaysante et propice à la rêverie. Il faut attendre la treizième page pour que l'évocation d'une langue dépaysante pour Ana fasse son apparition. Nous l'avons déjà mentionné, la langue étrangère pour Ana est la langue maternelle du lecteur, et inversement. Or, le français est extrêmement valorisé au début du roman :

> Grand-mère plaçait la France au-dessus de tout. À l'entendre, c'était le plus beau pays du monde, et Paris, sa capitale, une succession de palais merveilleux où vivaient en harmonie des dames et des messieurs d'une politesse et d'une élégance exquises. Je la croyais d'autant plus volontiers que je ne situais pas très bien la France. C'était très loin, vers le couchant, au-delà de Venise et de l'Italie. Autant dire au bout du monde[28].

Ce paragraphe repose sur une accumulation de termes mélioratifs et hyperboliques, ainsi que sur le champ lexical de l'inconnu et de l'éloignement. Mais le lecteur a une tout autre vision de la France, et de sa langue, que le personnage principal. Il ne peut manquer de percevoir le décalage entre sa propre expérience et celle d'Ana. Ce décalage a deux effets : comique et poétique.

Si l'on analyse dans un premier temps l'effet comique, cette écriture hybride, entre plusieurs langues, apparaît comme une source inépuisable d'humour. L'idéalisation et les anachronismes vont créer nombre de situations cocasses. Le processus d'incongruité est fortement mis à contribution, tel que défini par Alain Vaillant dans sa typologie des mécanismes du rire : « L'hétérogénéité des registres de langue, les impropriétés lexicales ou syntaxiques, toutes les sortes d'anomalie linguistique, faisant irruption

[27] *Ibid.*, p. 102.
[28] *Ibid.*, p. 13-14.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

dans la conversation courante[29] ». Par exemple, quand elle rencontre monsieur Roland puis qu'elle arrive en France, Ana ne comprend pas les mots du vocabulaire courant, comme « débrouillarde », et oblige ses interlocuteurs à traduire en un langage beaucoup plus alambiqué : « Eh bien, disons… que vous m'apparaissez comme une jeune personne fort capable et bien assez déliée pour se tirer des imbroglios les plus inextricables et des plus affreux traquenards[30] ». En général, c'est la situation inverse qui se produit, d'où l'incongruité. Plus tard dans le roman, d'autres exemples abondent dans lesquels Ana retrouve lors d'émotions fortes le français anachronique de son enfance. Par exemple lorsqu'elle est agressée par des codétenues en prison, elle s'exclame : « Corbleu, ribaude, […] je te défends de me toucher, sans quoi sache qu'il pourrait bien t'en cuire, maudite friponne[31] ! » La narration précise que son interlocutrice est « moins effrayée par [s]a carrure que par [s]on vocabulaire[32] ».

Outre le comique, l'autre effet de l'asymétrie linguistique entre Ana et le lecteur est un réenchantement de la langue. Tout d'abord, l'exotisme des sonorités peut être un moteur de l'imaginaire. Il est probable que la majorité des lecteurs ne parlent pas l'italien et le serbo-croate, langues qu'ils vont ponctuellement rencontrer dans ce roman. Dans quelques rares passages, le texte en langue étrangère est traduit directement par la narratrice, comme par exemple : « La *bora* est un vent froid, un vent du nord qui glace et dessèche tout sur son passage[33] ». Cependant, la traduction n'est pas toujours proposée, et l'on peut supposer que tous les lecteurs n'iront pas systématiquement chercher dans le dictionnaire la signification d'un mot isolé, dont la compréhension n'est pas essentielle au déroulement de l'intrigue. La lecture gagne alors en imaginaire ce qu'elle perd en signification. Les termes incompris peuvent susciter la rêverie, inviter à prêter attention à la musique des mots, à l'exotisme de leurs sonorités, plutôt qu'à leur sens.

En parallèle, le fait de voir représentée sa propre langue maternelle, courante, presque transparente, comme une langue étrangère, dépaysante, porteuse d'émerveillement, pourra produire une forme de réenchantement pour le lecteur. Il pourra ainsi voir sa langue à travers les yeux d'Ana, la redécouvrir par le prisme du dépaysement, selon un principe similaire aux *Lettres Persanes* de Montesquieu, cette fois-ci non pas sur le plan social et politique, mais sur le plan poétique et linguistique. Le rêve-émerveillement est donc transmis du personnage au lecteur.

Enfin, Ana est éminemment un personnage de lectrice. Le livre est central dans sa vie et dans son rapport à la langue étrangère : c'est grâce à un roman qu'elle apprend le français, elle le relit régulièrement et en connaît de nombreux passages de mémoire. À travers cette lectrice modèle, le roman invite progressivement le lecteur réel à adopter une attitude particulière vis-à-vis du texte qu'il a sous les yeux (et potentiellement, des autres). Il n'est évidemment pas amené à adopter la posture d'Ana au début du roman, puisque sa vision est très éloignée de la réalité du français qu'il pratique tous les jours :

[29] Vaillant, Alain, *La Civilisation du rire*, CNRS, coll. « Philosophie/Politique/Histoire », Paris, 2016 [version numérique non paginée].
[30] Fastier, Yann, *Le Renard et la couronne*, *op. cit.*, p. 118.
[31] *Ibid.*, p. 273.
[32] *Idem.*
[33] *Ibid.*, p. 7.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

il est plutôt orienté sur les traces d'Ana qui évolue au fil du roman, dont le rapport au français en tant que langue étrangère devient porteur d'expérience du monde, d'enjeux sociaux et de réconfort, comme nous l'avons montré. Par le processus métanarratif d'un lecteur-personnage, le lecteur réel est ainsi éloigné d'une pratique entièrement basée sur l'identification (qui correspondrait, dans la typologie des lecteurs proposée par Vincent Jouve[34], à l'investissement pulsionnel du « lu »), mais plutôt orienté vers la posture du « lisant » (qui correspond à l'investissement affectif), et ainsi vers une lecture vécue comme une expérience émotionnelle et linguistique.

Dans ce roman, le français est ainsi une langue étrangère qui accompagne l'enfant narrateur-personnage du foyer au monde : d'un petit village de Croatie à la France, de la France à travers l'Europe. Il est la langue de l'enfance, transmise par sa grand-mère comme un précieux héritage, mais c'est aussi celle de l'émancipation. Le roman interroge la langue étrangère dans toute sa variété, en illustrant différentes époques et registres. L'idiome devient alors un carrefour de multiples oppositions entre lesquelles il fait office de lien : entre imaginaire et réalité, entre l'être et le monde, entre l'individu et la société, entre le passé et le futur, entre enfance et âge adulte.

Le truchement de la langue étrangère permet également de rendre visible le mécanisme de représentation, de célébrer sa médiation, de questionner son rôle en lecteur éclairé. Elle met en lumière des problématiques inhérentes à l'être humain, comme la manière dont un être s'inscrit dans des groupes sociaux ainsi que dans le monde qui l'entoure, et offre une juste distance pour comprendre, questionner, modifier et apaiser son rapport au monde. Aussi, la prépondérance de la langue étrangère place sur le devant de la scène le matériau même de l'œuvre, dans une célébration ludique et poétique. Loin de la naïveté dont on l'accuse régulièrement, la littérature de jeunesse est ainsi dévoilée dans sa portée ontologique et stylistique.

Bibliographie

Austin, John Langshaw, *How to do things with words*, Oxford University Press, Londres, 1962.

Culler, Jonathan, *Théorie littéraire*, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Libre cours », Saint-Denis, 2016 : https://www-cairn-info.ressources-electroniques.univ-lille.fr/theorie-litteraire---9782842925383.htm (consulté le 21/05/2021).

Fastier, Yann, *Le Renard et la couronne*, Talents Hauts, Paris, 2018.

Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, t.I : *Les fondations du langage*, Les Éditions de Minuit, coll. « Reprise », Paris, 1963.

Jouve, Vincent (1992), « Pour une analyse de l'effet-personnage », *Littérature*, n° 85 : *Forme, difforme, informe*, p. 103-111 : https://www.persee.fr/doc/litt.0047-4800.1992.num.85.1.2607. DOI : https://doi.org/10.3406/litt.1992.2607 (consulté le 02/05/2021).

Kassab, Samia ; Suchet, Myriam (2014), « Introduction orchestrée à 4 mains, deux voix et bien plus de langues encore ! », *La Langue française n'est pas la langue française*, *Fabula-LhT* n° 12 : http://www.fabula.org/lht/12/introduction.html (consulté le 20/12/2020).

Vaillant, Alain, *La Civilisation du rire*, CNRS, coll. « Philosophie/Politique/Histoire », Paris, 2016.

« Rêve », *CNRTL* : https://cnrtl.fr/definition/r\%C3\%AAve (consulté le 26/08/2021).

[34] Jouve, Vincent (1992), « Pour une analyse de l'effet-personnage », *Littérature*, n° 85, p. 110 : https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1992_num_85_1_2607 (consulté le 02/05/2021).

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205